

# DIFFÉRENTIALISME FÉMINISTE ET UNIVERSALISME

Par **Véronique Bonnet**



**Le féminisme, que l'on aurait pu croire aux avant-postes de l'humanisme et de l'universalisme, et dont certains combats furent indéniablement émancipateurs, n'est-il pas, à l'occasion de la montée des différentialismes, amené à se redéfinir de manière parfaitement surprenante et ce faisant, à manifester encore davantage ses limites, différentialisme parmi les différentialismes ?**

Quelques éléments de contextualisation, d'abord, à partir de deux décisions de censure qui eurent lieu en février 2023. Parce que « des étudiants de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne auraient été choqués par l'intitulé de la communication, l'énigme du transsexualisme, et par le fait qu'une personne non transsexuelle s'exprime sur le sujet de la transsexualité », les organisateurs du séminaire « Rencontres phénoménologiques » furent contraints d'annuler la conférence du philosophe Philippe Cabestan, prévue le samedi 11 février 2023, de 10h à 12h.

Ce collègue, par son expertise, sa connaissance fine des études sur ce sujet, aurait pu, avec l'humilité et le respect constamment

manifestés dans sa démarche philosophique, aborder cette question qui traverse des existences pour sensibiliser à elle et ouvrir des pistes de réflexion. Tel ne fut pas le cas. De quoi ce rejet *a priori* d'une prise de parole interrogative et ouverte est-il le signe ? L'orateur pressenti, choisi pour ses compétences, fut visiblement perçu comme hostile *a priori* puisque parlant « du dehors ». Mon collègue a été privé de sa liberté d'expression réfléchie, alors qu'il aurait suffi à ceux qui ne voulaient pas l'écouter de s'en abstenir.

Essentialisation sans respect du devenir intime et singulier des êtres ? Fixation artificielle des identités par des lignes de partage qu'il conviendrait de considérer comme étanches et infranchissables ? Réductionnisme culturel excluant ouverture et bienveillance vigilante ? Cet épisode malheureux renvoie à d'autres paradoxes qui commencent à menacer la transmission contextualisée de références culturelles. Comme si ce différentialisme voulait absolutiser son point de vue et l'imposer à quiconque, aux vivants comme aux morts, dans sa relecture projective de l'histoire.

**Le différentialisme pose une séparation péremptoire et étanche entre ceux qui auraient le droit de s'exprimer sur une question, ou non. ”**

Toujours en février dernier, aux Pays-Bas, une représentation d'*En attendant Godot* a été censurée faute de mixité qu'on voulait imposer. Beckett, de son temps, avait stipulé, exerçant son droit moral d'auteur, que ses cinq personnages masculins devaient être joués par des hommes. Le metteur en scène a été privé de sa liberté de création et d'appréciation alors qu'il

aurait suffi aux censeurs de s'abstenir du spectacle sans en priver les autres. Autant la recherche d'une parité entre hommes et femmes a pu, dans des contextes politiques et entrepreneuriaux, par des législations incitatives et contraignantes, aller dans le sens des droits de l'être humain quel qu'il soit, autant dans un contexte de restitution scénique, elle peut s'avérer hors sol, factice.

Peut-on, sans préjudice pour sa propre existence, s'enfermer si tôt, en brûlant les étapes, dans une essence considérée comme un point final ? Faire interdire des conférences ou des spectacles dans la perspective naïve de faire croire à une adhésion universelle ? Naïve ou pas. Tacite disait de la paix romaine (*pax romana*) qu'elle consistait à exclure, étouffer toute expression alternative, toute existence alternative : « Là où ils font le vide, ils disent qu'ils font la paix ». Pourquoi viser seulement un universel factice qui déconsidère ceux qui veulent l'imposer ? Pourquoi pas l'universel dense et exigeant qui relève du tissage de la parole ? Dans le *Gorgias*<sup>1</sup>, Platon met en scène un certain Calliclès, qui, s'apercevant du risque qu'il prend à écouter l'argumentaire de Socrate, susceptible de l'amener à infléchir sa propre thèse, entreprend de le faire taire.

Le différentialisme pose une séparation péremptoire et étanche entre ceux qui auraient le droit de s'exprimer sur une question, ou non. Entre ceux qui auraient le droit d'interpréter une pièce, ou non. Ceux qui auraient le droit de respecter les intentions d'un auteur, ou non. Poser, du haut d'une hypothèse de lecture particulière, un interdit s'imposant à quiconque de l'humanité passée, présente et future ? Faire croire magiquement d'une perspective spécifique qu'elle est universelle ? Chez un auteur comme Pierre Bourdieu, par exemple, cette structuration porte un nom, celui de violence symbolique, d'autant plus redoutable qu'elle s'avance masquée. Mais là n'est pas nécessairement le plus préoccupant.

Comme tous les différentialismes, à l'aune de leurs combats particuliers, prétendent valoir universellement, ils entrent en collision les uns avec les autres. C'est ainsi que le féminisme, qui porte le combat des êtres féminins et seulement des êtres féminins, certaines féministes prétendant simultanément promouvoir la diffusion de textes, tableaux, chansons, réalisés par les femmes tout en prétendant que seule une femme est capable de saisir la finesse de l'œuvre d'une femme, se trouve actuellement en pleine interrogation.

.....  
 1 Platon, *Gorgias*, GF, 1993.

Comme le différentialisme transgenre, précédemment évoqué, se trouve dévoyé par certains esprits mal intentionnés, au prix de manœuvres intéressées, par exemple dans le domaine sportif, pour disputer des compétitions comme femme alors que l'on était homme, par exemple dans le domaine juridique et pénitentiaire, en Espagne, pour se voir appliquer des peines et des conditions d'incarcérations réservées aux femmes, certaines féministes se

trouvent confrontées à leur propre paradoxe : avoir à défendre leurs intérêts particuliers, défendre les athlètes femmes surclassées par des athlètes néo-femmes, contre d'autres intérêts particuliers.

**Rien n'est plus pertinent et fort que de chercher à être reconnu et respecté dans sa manière particulière de vivre son humanité. ”**

Certes, jusqu'ici, le féminisme pouvait apparaître comme partie prenante de la marche patiente des humains vers l'éducation, l'émancipation,

l'expression dense d'eux-mêmes. Mais la montée sans précédent du différentialisme, d'abord aux États-Unis, ensuite ailleurs, a mis en lumière le caractère réducteur de ses luttes, reposant sur une réalité biologique naguère étanche, aujourd'hui poreuse. Étrangement, la réponse de certaines féministes a été d'en rajouter dans l'assise naturelle en voulant rabattre le culturel sur le naturel. En guise d'émancipation, on peut mieux faire, semble-t-il... Ainsi, il a été récemment question du femellisme<sup>2</sup>. Pourquoi pas, en face, le mâlisme ? Pourquoi pas, si la nature devient l'arbitre de l'expression différentialiste, le nourrissonisme, le puérilisme, l'adolescentisme, le maturisme, le seniorisme, etc. Sans compter les intersectionnalismes, croisant genre, ou non

2 Marguerite Stern - Dora Moutot : *Le transgenrisme est un cheval de Troie masculiniste s'apparentant à une religion* - L'Express.

genre, et phase biologique de développement, qui peuvent en résulter. Le féminisme, en quelque sorte, ne fait que montrer par cette dernière péripétie que ce qu'il vise n'est ni humaniste, ni universaliste.

Sans doute avec les meilleures intentions du monde, ce différentialisme abîme le légitime droit d'expression des diversités et minorités qu'il prétend défendre. Or, rien n'est plus pertinent et fort que de chercher à être reconnu et respecté dans sa manière particulière de vivre son humanité. On a l'impression que le différentialisme veut bien de l'universel, mais comme clandestinement, visant sans le dire une reconnaissance universelle à marche forcée.

Pourquoi ne pas reconnaître ce droit d'inventer sa manière d'être humain avec et par l'autre, plutôt que contre l'autre ou malgré l'autre ? Soit sur un mode universel, assumé comme tel, et non dissimulé. Droit qu'aurait chaque être humain d'être admis dans la communauté des humains comme expression particulière, irremplaçable et précieuse, dans la mesure où aucun de tous n'abaisse l'humanité de l'autre ni la sienne. Au lieu de formuler explicitement comme principe universel l'accueil de l'inventivité plastique et mobile de chacun, il semblerait que le différentialisme garde en cale l'universel, en le rencontrant néanmoins comme aspiration à une reconnaissable universelle, sans qu'il y ait réciprocité.

Pourquoi vouloir de toute force appartenir à une catégorie prédéfinie qui peut nuire au potentiel de transformation et d'évolution de chacun, en laissant les autres au dehors ? Car après tout, malgré l'intransigeance du différentialisme, notamment du différentialisme féministe, il y a bien en lui l'aspiration, universalisable, de faire de sa vie une trajectoire autonome, inventive.

En ce sens, les revendications du différentialisme sont en grande partie héritières de l'humanisme de la Renaissance et du siècle des Lumières, et, plus près de nous, du potentiel d'émancipation de l'existentialisme et du structuralisme. A ceci près que le différentialisme semble méconnaître, on ne sait pourquoi, ce qui, dans ces

avancées magnifiques, dépasse l'expression de ce qui serait seulement singulier et refermé sur soi, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un groupe. Humanisme, existentialisme et structuralisme posent universellement une compétence des « frères humains », pour reprendre l'expression de François Villon, à faire valoir une courbe existentielle sans pareille.

**Humanisme, existentialisme et structuralisme posent universellement une compétence des « frères humains », à faire valoir une courbe existentielle sans pareille.**

Le propos de cet article n'est pas de nourrir de vaines polémiques, encore moins de rejeter ou stigmatiser, mais seulement de pointer ce de quoi les tenants du différentialisme risquent malheureusement de se priver dans cet héritage. Ce qui suit, formulé sous bénéfice d'inventaire, est bien sûr sujet à discussion.

La revendication humaniste d'une essence imparfaite et ouverte, comme celle de Louise Labé, est la base même d'une aspiration à se différencier, sans qu'il soit besoin de séparer.

Si l'Antiquité et le Moyen-âge se réfèrent à l'individu humain, c'est essentiellement pour lui accorder le statut passif de réceptacle pouvant, à certaines conditions, se tourner vers sa propre source. Aristote, par exemple lui reconnaît le privilège de pouvoir se livrer à la contemplation, *théoria* en grec, en plus de la croissance, *phusis*, et du déplacement, *phora*, alors que les plantes n'ont compétence qu'à croître, et les animaux qu'à croître et se déplacer.

La notion de sujet, soit d'un être qui serait non pas seulement réceptacle mais partiellement source, non pas seulement destinataire mais initiateur, est tardive dans la culture occidentale. Il faut attendre Descartes pour que la liberté d'indifférence, c'est-à-dire la compétence à ne pas se laisser entièrement mouvoir par

le dehors, soit reconnue à un être muni dès lors d'une latitude et d'un pouvoir d'initiative. Mais c'est bien à la Renaissance que cette « révolution copernicienne », au sens propre comme au sens figuré, et le changement de représentation du statut de l'être humain, de *L'Homme et le zodiaque des Très Riches Heures du Duc de Berry*, des frères Limbourg, à *L'Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci, sont esquissés. Chez les frères Limbourg, un couple d'humains soumis à une énergie extérieure centripète, chez Vinci, un humain déployant au dehors une énergie centrifuge, dessinant des figures par ses jambes et ses bras.

L'invention de l'imprimerie modifia le mode de transmission du savoir. La prise de Constantinople obligea à trouver d'autres routes, à contourner, ruser, innover. La découverte des Amériques fut l'occasion de la perception d'une diversité culturelle humaine qui démentait la surdétermination d'une identité originellement attribuée comme le concevait l'Antiquité. L'humanité, hétérogène, se fit une autre idée de la variété des rapports aux autres et à soi. Non pas une nature humaine, mais une humaine condition, dans l'indétermination fructueuse d'un statut à manifester. Ceci finit par donner à l'homme une place éminente et centrale, par la dynamique de son incomplétude même.

Un certain glissement est alors enclenché. Est progressivement valorisé l'imparfait, plutôt que le parfait. Le manque plutôt que la complétude. Dans la mythologie, Épiméthée, nom qui signifie en grec « celui qui réfléchit après », ou encore « l'étourdi », chargé par Zeus de donner à chaque espèce vivante des atouts pour survivre, les plumes aux oiseaux, les écailles au serpent, oublie l'homme. Heureuse faute, puisque le frère d'Épiméthée, Prométhée, doit alors dérober le feu aux dieux pour donner aux humains la possibilité de remédier à leur extrême dénuement. Comme l'indique une définition attribuée par la tradition à Platon, « l'homme est un animal sans chaussure, sans couverture et sans arme. » Symboliquement, grâce au feu octroyé, il doit s'attacher à construire des réponses de plus en plus subtiles, toute une montée en puissance de la culture, pour remédier aux manques

qui l'invitent à inventer. Au prix, certes, de maladresses, de distorsions, de boursouflures, de mélanges, mais aussi de déplacements fructueux, de nouveaux équilibres, de responsabilités.

**On appelle alors humanisme le mouvement qui fait de l'être le plus fragile, parce que non totalement déterminé par une essence, celui qui doit se construire.**

L'humanisme de la Renaissance fait de l'identité de chaque être en recherche de lui-même ce qui constitue une finalité jamais atteinte. On appelle alors humanisme le mouvement qui fait de l'être le plus fragile et déshérité, parce que non totalement déterminé par une essence, celui qui doit, dans une individualité originale, se construire. N'étant pas corseté par les impératifs d'un corps imposé, l'être humain peut aller vers un corps compo-

sé, non superposable au corps de ses mal nommés semblables. L'être humain ne se détermine plus comme étant un corps, obéissant aux lois d'une espèce, mais comme ayant un corps.

Ce glissement, de la contrainte d'être un corps à l'indétermination d'avoir un corps, peut être repéré, par exemple, dans les *Sonnets*<sup>3</sup> de Louise Labé, qu'elle soit « femme de papier » ou non, qu'elle soit prête-nom de Maurice Scève ou d'autres poètes lyonnais, ou non. Puisque précisément, son identité sexuelle n'est pas décisive, le corps étant posé comme territoire propre et non générique. On va alors de l'homogène objectif, propre à l'espèce, à l'hétérogène subjectif, propre aux êtres singuliers, qu'ils soient hommes ou femmes. Et alors, un homme n'est pas un homme, une femme n'est pas une femme.

Voir en « Louise Labé », une féministe en resterait à une approche générique. S'aviser que, comme Rabelais et Montaigne, elle est hu-

<sup>3</sup> Louise Labé, *Sonnets*, (1555). Edition Sansot de 1910 sur Wikisource.

maniste, revient à lui reconnaître une dimension novatrice et émancipatrice beaucoup plus pertinente. Plus intéressant que le clivage entre masculin et féminin, Louise Labé dessine le clivage entre nature humaine et condition humaine, qui prépare le clivage entre essence et existence. Ses *Sonnets* ne s'enferment pas dans une organicité mais la déjouent, la multiplicité des agencements symboliques de ses dimensions constituent des significations œuvrées. Ainsi, c'est tant par la mise en conflit des parties de son corps, œil et cœur, que par la mise en osmose des deux corps des amants, que Louise Labé manifeste que son plaisir n'est pas plaisir d'être un corps mais d'avoir un corps, au point de le morceler comme de l'aliéner, comme de le réinventer plastiquement. Dans le *Sonnet XI*, la fragmentation est consommée entre l'œil et le cœur :

[...]

*Doncques, mes yeux, tant de plaisirs avez,  
Tant de bons tours de ses yeux recevez ;  
Mais toi, mon cœur, plus les vois s'y complaire,*

*Plus tu languis, plus en as de souci.  
Or devinez si je suis aise aussi,  
Sentant mon œil être à mon cœur contraire.*

Ou encore, variante, la fatalité d'être un corps est conjurée par la compétence à faire du corps la moitié du corps de l'autre, les deux corps ne faisant plus qu'un. Avoir un corps se manifeste aussi bien dans la mise en union, qui dénature et humanise, que dans la mise en conflit précédemment rencontrée. L'« aise » ainsi éprouvée serait « heureuse », y compris dans la mort, reproduisant ainsi l'enlacement végétal de Philémon et Baucis. Ainsi, dans le *Sonnet XIII*, le plaisir d'avoir un corps est plaisir de dépossession et fusion :

[...]

*Si, de mes bras le tenant accollé,  
Comme du lierre est l'arbre encercelé,  
La mort venait, de mon aise envieuse,*

*Lorsque souef plus il me baiserait,  
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,  
Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse.*

Dans le *Sonnet III*, les deux dernières strophes vont plus loin encore dans la déconnection de l'être douloureux de l'amante explorée dont les deux yeux sont « sources et fontaines » : son corps est perçu comme transpercé de tant de flèches que l'amoureuse, en Saint Sébastien saturé de traits de toutes parts, ne peut offrir à Eros aucune parcelle de chair disponible. L'amante ne pourrait alors être davantage « empirée », c'est-à-dire gouvernée par ce qui n'est pas elle. D'où une paradoxale reprise de pouvoir, ou plutôt une cessation de l'emprise du pouvoir de l'autre corps sur le sien. Car son propre corps, dont elle se dissocie pour la caractériser, est saisi comme indisponible, érigé en douleur même. Au grand déplaisir d'un Cupidon, alors dépité :

*[...]  
Qu'encor Amour sur moi son arc essaie,  
Que nouveaux feux me jette et nouveaux dards,  
Qu'il se dépîte, et pis qu'il pourra fasse :*

*Car je suis tant navrée en toutes parts  
Que plus en moi une nouvelle plaie  
Pour m'empirer ne pourrait trouver place.*

D'où, dans le *Sonnet XIV*, la perspective du désir de mort, du deuil du corps le plus radical qui soit, si les yeux, la main, et l'esprit se déroben. Est alors évoquée l'acceptation de la tâche difficile de composer avec le déplaisir d'avoir un corps autrefois, et seulement autrefois, désiré par l'autre, mais tant que les instances corporelles physiques et spirituelles y consentent. Sinon, autant la noirceur de la mort :

*Tant que mes yeux pourront larmes répandre  
A l'heur passé avec toi regretter  
Et qu'aux sanglots et soupirs résister,  
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;*

*Tant que ma main pourra les cordes tendre  
Du mignard luth, pour tes grâces chanter ;  
Tant que l'esprit se voudra contenter  
De ne vouloir rien fors que toi comprendre,*

*Je ne souhaite encore point mourir.  
Mais, quand mes yeux je sentirai tarir,  
Ma voix cassée, et ma main impuissante,*

*Et mon esprit en ce mortel séjour  
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,  
Prierai la mort noircir mon plus clair jour.*

Si l'humanisme effectue la proposition universelle d'une compétence qu'aurait tout être à tendre vers une identité composée et non pas imposée, il doit constamment se garder des offensives politiques de répression et de conditionnement qui veulent assigner les individus à une identité étanche définie à tout jamais. Dans notre pays, au terme d'un âge classique dont l'absolutisme politique va de pair avec un absolutisme social et esthétique, le siècle dit des Lumières renoue avec la revendication d'une trajectoire de vie non totalement déterminée, de la naissance à la mort, par un système féodal tout-puissant.

Le combat des Lumières pour préserver la perfectibilité, la plasticité de l'expression de notre être, vise à garantir une réversibilité de notre expression de nous-même, en toute autonomie. Émilie du Châtelet et Ada Lovelace en furent d'exceptionnelles bénéficiaires.

C'est ainsi qu'un philosophe comme Jean-Jacques Rousseau, dans *Émile ou de l'Éducation*<sup>4</sup>, dénonce une assignation à identité, un conditionnement plutôt qu'une éducation qui, elle, serait capable, en éloignant chacun de ses impulsions immédiates, de mettre à distance le donné pour élargir celle de l'imagination et de la

4 Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'Éducation*, (1782). Edition de 1852 sur Wikisource.

création de soi-même. Rousseau propose de porter une attention respectueuse à l'éclosion d'un être, sans pour autant renoncer à l'éduquer. Dénoncer, alors, pour infléchir ce qui se faisait alors. Proposer non seulement des principes, mais des outils pédagogiques et politiques. L'enfant est emmailloté, c'est-à-dire symboliquement réduit au strict espace de son corps. Ses mouvements et même sa respiration sont verrouillés, et ceci est le premier chaînon d'une injonction sociale oppressive d'être seulement ceci ou seulement cela, qui durera jusqu'à la mort :

*L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage. À sa naissance on le coud dans un maillot, à sa mort, il est cloué dans une bière. Tant qu'il garde figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.*

La plasticité physique et intellectuelle se trouve alors ankylosée, ce qui va à l'encontre de ce que Rousseau nomme la « perfectibilité », c'est-à-dire la possibilité de parachever à son idée une manière d'être que la nature n'a fait qu'esquisser et qui n'est pas close. Rousseau appelle « homme de l'homme » celui qui a contracté par conditionnement des habitudes irréversibles qui ne lui permettent plus de retrouver sa perfectibilité, soit la faculté d'infléchir ce qu'il est.

Rousseau appelle « homme de la nature » celui dont la plasticité, l'adaptabilité, ont été préservées. Alors que le libre déploiement des mouvements des bras, des jambes, des yeux, est entravé par le maillot, il faudrait que les enfants sautent et crient. Ils sont perfectibles. Ils ont le potentiel de s'écarter de la nature pour la parachever en l'infléchissant pour se construire comme des individus singuliers, et non pas comme des exemplaires standards de l'espèce. Sans pouvoir le faire spontanément, fort heureusement, sinon c'est l'impulsion naturelle qui les gouvernerait.

La liberté n'est pas réductible à l'absence de contrainte extérieure. Puisqu'au dedans de l'être se trouvent des impulsions, des pulsions, des préjugés, sources d'hétéronomie, c'est-à-dire de subordination, il importe, pour que l'enfant puisse se déterminer lui-même, qu'il

soit éduqué, conduit hors de lui-même, qu'il soit décentré, afin d'avoir une part d'autonomie, qu'il puisse obéir à lui-même. Certes, la puissance du déterminisme social est très lourde, à l'époque de Rousseau, l'Ancien Régime dessinant une structure telle que chacun est voué à une identité dont il ne peut s'écarter.

**Plutôt que de contrarier la nature, Rousseau commence par défendre les droits pour l'être à venir [...], le droit d'être d'abord et tant qu'il le faut un enfant. ”**

*Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme... Qu'on destine mon élève à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parents, la nature l'appelle à la vie humaine.*

Rousseau préconise de se garder d'une précipitation à vouloir transformer prématurément les enfants en adultes. Il dénonce la méconnaissance aussi bien du temps de la nature que du potentiel d'autonomie

des humains, pour en appeler à un respect de la dynamique de développement de l'enfance. Si l'on fait violence à l'enfance en voulant passer en force, on abîme aussi bien l'homme que le citoyen. Au lieu d'émanciper l'enfant, on l'asservit à tout jamais, l'installant dans une minorité sans issue. C'est pourquoi, plutôt que de contrarier la nature, comme le font ses contemporains, et sans doute à dessein pour la brider, Rousseau commence par défendre les droits pour l'être à venir de prendre son temps pour se construire, le droit d'être d'abord et tant qu'il le faut un enfant.

Selon l'analogie que Rousseau proposait dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse*<sup>5</sup>, roman épistolaire, le jardinier travaille sur le vivant et doit cultiver la nature sans la brutaliser, ce qui constitue une ébauche de texte pédagogique. Alors même que dans cette fiction, Julie,

5 Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1761, Edition Houssiaux de 1852, Wikisource.

qui a l'âme aussi sensible que le corps, s'éprend de son précepteur Saint-Preux, tout comme Héloïse s'éprit autrefois d'Abélard :

*La nature, a continué Julie, veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne tarderont pas à se corrompre ; nous aurons de jeunes docteurs et de vieux enfants. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres ; et j'aimerais autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.*

D'où, dans ce texte où Julie comme Saint-Preux sont porteurs du projet des Lumières, une invitation à temporiser :

*La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, et quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfants sont toujours en mouvement ; le repos et la réflexion sont l'aversion de leur âge ; une vie appliquée et sédentaire les empêche de croître et de profiter ; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, faibles, malsains, plutôt hébétés que raisonnables ; et l'âme se sent toute la vie du dépérissement du corps.*

Laisser à la nature le temps de la maturation des organes et du développement des facultés. Et notamment, laisser se développer la sensibilité, condition de possibilité de la pitié, ressentir au dedans de soi ce que tout autre être humain peut ressentir, qui qu'il soit et quoi qu'il éprouve. C'est ainsi que dans l'*Émile*, l'usage plénier du corps, de la sensibilité comme de la mémoire sensorielle, fait intervenir des processus progressifs qui requièrent d'être réitérés. Le but de ce processus de maturation et de sollicitation des cinq sens est de parvenir à exercer ce que Rousseau appelle le sixième

sens ou sens commun, parce qu'il résulte de l'usage bien réglé des cinq autres sens :

*Ce sixième sens n'a pas, par conséquent, d'organe particulier. Il ne réside que dans le cerveau, et ses sensations, purement internes, s'appellent perceptions ou idées.*

Si l'éducation étouffe la sensibilité, alors elle risque tout aussi bien d'étouffer la sympathie et la voix de la conscience, cette attention aux autres qui fait prévaloir l'universel sur le particulier. D'où des préconisations qui invitent à élargir son regard pour assumer sa perfectibilité et s'ouvrir à la diversité des humains, sans s'enfermer dans une identité particulière. Dilater l'être et non pas le resserrer, l'inciter aux passions qui rassemblent et incluent, plutôt qu'aux passions qui séparent et excluent :

*Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent partout retrouver hors de lui ; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent et tendent le ressort du moi humain ; c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle mais négative, et font le tourment de ceux qui les éprouvent.*

À cette fin, le philosophe des Lumières propose à ses contemporains de se défaire des prétendues évidences idéologiques, afin de protéger celui qu'il éduque d'un dogmatisme délétère :

*J'enseigne à mon élève un art très long, très pénible, et que n'ont pas les vôtres ; c'est celui d'être ignorant.*

L'obscurantisme qui gouverne cette époque amène Rousseau à n'évoquer la sagacité féminine que par le biais d'une mère qui lui aurait demandé conseil. Dans la « Préface » de l'*Émile*, l'écrivain se réfère à la demande d'une mère intelligente et perplexe qui l'aurait interrogé pour savoir comment procéder :

*Ce recueil de réflexions et d'observation fut écrit pour complaire à une bonne mère qui sait penser.*

Et Rousseau fait même de cette mère, réputée douce, la gardienne du jeune, capable de s'opposer à ce qui lui porterait atteinte :

*C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère, qui sus t'écarter de la grand route et garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines.*

Une gravure d'ailleurs est associée aux premières éditions de l'*Émile*, très ambivalente. Elle représente Thétis plongeant le jeune Achille dans le Styx, fleuve des Enfers, dans le but de le rendre immortel, en le tenant au talon. S'agit-il, de la part d'une mère, d'aguerrir prématurément, ou d'endurcir son fils pour déjouer le sort ? Mais elle le tient ferme, dans la tendresse qui le lie à lui, par ce talon qui restera vulnérable, ce qui permettra à son fils d'exposer sa vie et d'avoir un destin effectivement héroïque.

Malheureusement, le contexte idéologique de l'époque ne permet pas à Rousseau d'envisager les violences sexistes portées par la dissymétrie entre l'éducation d'Émile et celle de Sophie qui sera sa compagne, et qui s'en trouve partiellement finalisée et conditionnée. Mais les femmes, de manière exceptionnelle, du fait d'un contexte conjugal et familial spécifique, ont les coudées franches pour étudier et s'ouvrir à la connaissance. On peut penser ici à la très accomplie Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet, mathématicienne, physicienne aussi, qui avait traduit Newton, aimé Voltaire, et prêté le flanc aux commentaires acerbes de ses contemporaines à l'esprit étroit. Par exemple une certaine

Madame du Deffand, réputée pourtant pour son esprit et son salon fréquenté par les Lumières, qui avait écrit à son propos :

*Sans talents, sans mémoire, sans goût, sans imagination, elle s'est faite géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant pas que la singularité ne donnât la supériorité.*

Émilie mourut en couches. Tout comme la première programmeuse, Ada Lovelace, un siècle plus tard, mourut d'un cancer de l'utérus. Comme si par-là, la nature s'était ingéniée à souligner ce à quoi les femmes devraient s'en tenir lorsqu'elles « conçoivent ». Conception, et non pas concept. Filles d'Eve, comme chacun sait, et non d'Adam. Êtres devant se tenir du côté du sensible, non de l'intelligible. Émilie du Châtelet, au XVIII<sup>e</sup> siècle, femme des Lumières, ou plutôt Lumière parmi les Lumières, par l'extrême ouverture d'esprit d'un époux qui la laissa faire ce qu'elle entendait, put accéder à la pratique de l'abstraction, de la réflexion, de la traduction, fit autorité. Jadis, il était inenvisageable qu'un être féminin accède aux arcanes de la mathématique.

**Un être humain est doté du même potentiel qu'un autre être humain, pour peu que le regard qu'on pose sur lui soit aussi bienveillant. ”**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Ada Lovelace, la programmeuse qui réalisa la première ligne de code de l'histoire pour la machine de Babbage, fut, comme Émilie du Châtelet, une exception. Ada, put, au XIX<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, s'adonner à l'étude des nombres et des figures, pour des raisons très contingentes. De dépit d'avoir été abandonnée par le poète Byron, père

d'Ada, la mère d'Ada décida que l'enfant qu'elle élèverait seule, quel que soit son sexe, n'aurait pour trajectoire de vie ni la poésie ni la littérature, mais les mathématiques et les sciences, considérées alors comme aux antipodes des lettres. Ce qui se voulait une vengeance fut pour Ada une opportunité de trouver ouverte une voie qui, alors, était quasiment fermée aux filles : la pratique de l'abstraction et du calcul de propositions. Certes, Anabella, la mère,

était elle-même mathématicienne par inclination, et Byron l'appelait sa « princesse des parallélogrammes ». Mais Ada fut programmeuse par profession, et réalisa, pour Charles Babbage, qui l'appelait « l'enchanteresse des nombres », les lignes de code destinées à sa « machine analytique », premier ordinateur qui aurait pu fonctionner à la vapeur si la mise de fonds pour le terminer avait été suffisante.

Ce que purent accomplir Émilie du Châtelet et Ada Lovelace, dans la longue chaîne des physiciens et programmeurs des deux sexes, suggère une lecture existentielle élargie. Un être humain est doté du même potentiel qu'un autre être humain, pour peu que le regard qu'on pose sur lui soit aussi bienveillant. Ce qui requiert que les peuples travaillent à abolir les dispositifs rétrogrades qui entravent la liberté des chances et font persister une dissymétrie que peut aggraver la misère. A la précarité économique, à la privation parfois pure et simple d'éducation imposée par des idéologies d'un autre âge, les femmes paient encore un lourd tribut. Faut-il ajouter à ces difficultés un différentialisme féministe d'arrière-garde qui méconnaît l'universalisme, l'humanisme, et l'existentialisme ?

**L'existentialisme fait l'hypothèse que notre essence, ce que nous finirons par être, n'est que la résultante de choix existentiels successifs, l'identité étant toujours fugace et provisoire, comme purent l'expérimenter Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre.**

Héritier des idéaux des Lumières, l'existentialisme de Kierkegaard, puis de Sartre et Beauvoir, revisite les notions d'incomplétude et de perfectibilité en se référant à une existence – terme qui signifie sortir de soi, s'écarter de soi – de l'être humain. L'être humain existe au sens où il bénéficie d'un délaissement originaire qui le livre à lui-même, en tant qu'il est mu par un manque à être. L'homme n'est pas un homme comme un livre est un livre. Le livre coïncide parfaitement à lui-même. Il relève de l'en-soi. Alors que l'homme ne devient lui-même sous la forme que ses choix successifs ont fini par dessiner, que lorsqu'il n'est plus.

L'être humain n'a pas d'essence. Sartre retravaille le mythe d'Épiméthée en le rendant plus aigu encore. L'homme n'a pas été oublié dans la distribution. Son statut est celui d'un être délaissé, ayant surgi dans le monde sans être lesté par une identité. Ce de quoi il s'explique dans *L'Existentialisme est un humanisme*<sup>6</sup>. Abandonné, l'être humain est dans l'obligation de se constituer lui-même :

*L'existentialisme athée que je représente [...] déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être, c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialisme, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme.*

D'où, en chacun, la responsabilité de construire son devenir, pas à pas. Ce qui exclut qu'il prétende s'enfermer prématurément dans telle ou telle identité. Alors qu'une subjectivité est à assumer dont on ne saurait se défausser :

*Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est à dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce*

.....  
 6 Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, 1946. Gallimard, « Folio Essais », 1996.

*qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet [...] et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être.*

Dans la perspective de l'existentialisme, prétendre valoir plus qu'un autre revient à méconnaître l'universalité d'une condition humaine en recherche perpétuelle d'elle-même. Jean-Paul Sartre fait intervenir la figure du « salaud » qui s'imagine que seule son existence est nécessaire, alors que celle des autres est contingente :

*Si nous avons défini la situation de l'homme comme un choix libre, sans excuses et sans secours, tout homme qui se réfugie derrière l'excuse de ses passions, tout homme qui invente un déterminisme est un homme de mauvaise foi.[...] Les uns qui se cacheront, par l'esprit de sérieux ou par des excuses déterministes leur liberté totale, je les appellerai lâches; les autres qui essaieront de montrer que leur existence était nécessaire, alors qu'elle est contingente même de l'apparition de l'homme sur la terre, je les appellerai des salauds.*

Dans les *Cahiers pour une morale*<sup>7</sup> qui ouvraient la voie à la *Critique de la Raison dialectique*<sup>8</sup>, Sartre dénonce le cynisme des salauds prêts à tout écraser, et notamment les autres, au nom d'un humanisme mal compris qui leur sert d'alibi, lorsqu'ils prétendent, du haut de leur essence étanche, incarner l'idéal humain. Dans son récit autobiographique *Les Mots*<sup>9</sup>, Sartre fait bien état de phases transitoires de modalités d'existence qui s'achèment en douceur vers une esquisse de lui-même :

7 Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale*, Gallimard, 1983.

8 Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, 1960.

9 Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Gallimard, 1964.

*Je commençais à me découvrir. Je n'étais presque rien, tout au plus une activité sans contenu, mais il n'en fallait pas davantage. [...] Je suis né de l'écriture : avant elle, il n'y avait qu'un jeu de miroirs ; dès mon premier roman, je sus qu'un enfant s'était introduit dans le palais de glaces. Écrivant, j'existais, j'échappais aux grandes personnes ; mais je n'existais que pour écrire et si je disais : moi, cela signifiât, moi qui écris.*

**Simone de Beauvoir, qui partageait avec Sartre une complicité existentielle, disait du mariage qu'il reposait sur un engagement mutuel problématique pour deux êtres dont les identités étaient encore à venir. ”**

La conclusion elle-même de cette œuvre se refuse à évoquer une identité, et encore moins une identité qui prétendrait s'imposer à tous par une quelconque valeur :

*Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de « l'élite » : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un « talent » : ma seule affaire était de me sauver — rien dans les mains, rien dans les poches — par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour*

*me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.*

C'est bien dans la même perspective mobiliste d'une identité constamment rejouée que, dans *Le Deuxième sexe*<sup>10</sup>, la philosophe Simone de Beauvoir, qui partageait avec Sartre une complicité existentielle, disait du mariage qu'il reposait sur un engagement mutuel problématique pour deux êtres dont les identités étaient encore à venir. Elle y écrivait que le mariage permettait déjà difficilement

10 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, Gallimard, 1949.

aux conjoints d'être des amis : « L'intimité quotidienne ne crée ni compréhension, ni sympathie. » Et dans *La Force de l'Âge*<sup>11</sup>, à propos du couple qu'elle constitue avec Sartre, elle précise :

*Entre nous, m'expliquait-il en utilisant un vocabulaire qui lui était cher, il s'agit d'un amour nécessaire : il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes. Nous étions d'une même espèce et notre entente durerait autant que nous ; elle ne pouvait suppléer aux éphémères richesses des rencontres avec des êtres différents. Comment consentirions-nous, délibérément, à ignorer la gamme des étonnements, des regrets, des nostalgies, des plaisirs que nous étions capables aussi de ressentir.*

D'où, eu égard à l'humanisme existentialiste qu'elle porte, le récit par Beauvoir du « pacte » entre deux êtres qui se refusent à se référer à une essence stable qu'ils n'ont pas :

*Un après-midi [...] nous nous sommes assis sur un banc de pierre accoté à l'une des ailes du Louvre. [...] C'est à ce moment-là que Sartre a proposé « signons un bail de deux ans ». Je pouvais m'arranger pour demeurer à Paris pendant ces deux années et nous les passerions dans une intimité aussi étroite que possible. Après il me conseillait de solliciter, moi aussi, un poste à l'étranger. Nous resterions séparés deux ou trois ans, et nous nous retrouverions quelque part sur terre, à Athènes par exemple, pour reprendre, pendant un temps plus ou moins long, une vie plus ou moins commune. Jamais nous ne deviendrions étrangers l'un à l'autre, jamais l'un ne ferait en vain appel à l'autre, et rien ne prévaudrait contre cette alliance ; mais il ne fallait pas qu'elle dégénérât en contrainte ni en habitude ; nous devons à tout prix la préserver de ce pourrissement.*

11 Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Gallimard, 1960.

Comme Sartre est un homme de parole, elle consent à lui donner la sienne pour ce pacte très inhabituel pour l'époque :

*J'acquiesçai. [...] Les libertés que nous nous étions théoriquement concédées, il n'était pas question d'en user pendant la durée de ce « bail » ; nous entendions nous donner sans réticence et sans partage à la nouveauté de notre histoire. Nous conclûmes un pacte : non seulement aucun des deux ne mentirait jamais à l'autre, mais il ne lui dissimulerait rien.*

Humilité, aveu d'incertitude. Qu'advient-il de nous, de l'autre ? Infini respect des tribulations du devenir, aux antipodes de l'affirmation tranquille et ostensible d'une essence dont on serait détenteur, et même d'un dogmatisme théorique, les deux philosophes

ayant passé leur vie à infléchir leurs suggestions, conscients du caractère expérimental de leurs propositions en travail.

**Ceux qui considèrent les autres croyances et pratiques que les leurs comme barbares sont eux-mêmes des barbares. ”**

Le structuralisme, qui établit des analogies entre différentes manières de manifester son humanité, met en garde contre la présentation de ce qui est particulier comme universel à lui tout seul, sans les autres et contre les autres. Pierre Bourdieu, dans son analyse de la domination masculine, emprunte ses outils à Claude Lévi-Strauss.

Claude Lévi-Strauss lui-même, dans sa dénonciation de la barbarie de ceux qui apercevaient la barbarie chez tous ceux qui n'étaient pas eux, avait dit à quel point il était difficile de ne pas se prévaloir d'une universalité factice, de ne pas présenter le subjectif comme objectif. Il l'écrit même dans *Race et Histoire*<sup>12</sup>, œuvre de 1952, dont la rédaction lui avait été confiée par l'Unesco après la

12 . Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Unesco, 1952. Repris dans la collection « Folio Essais », Gallimard, 1987.

seconde guerre mondiale pour réfuter les pseudo-fondements biologiques du racisme de Gobineau. L'anthropologue s'inquiète de la récurrence d'une telle confusion, après avoir rencontré chez de nombreux groupes humains situés à de multiples coins du globe cette tendance lourde à déprécier et dénigrer les pratiques des autres, au nom de l'excellence de la leur :

*L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » - ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion - les « bons », les « excellents », les « complets », impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature humaine, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d' « œufs de pou ».*

Claude Lévi-Strauss énonce alors la violence symbolique qui consiste à présenter comme universel ce qui est particulier, en reprenant aux Grecs aux Latins la notion de barbarie. Ceux qui considèrent les autres croyances et pratiques que les leurs comme barbares sont eux-mêmes des barbares :

*En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. [...] Comment réagir devant des pratiques, des coutumes, des modes de vie tellement éloignés des nôtres qu'ils nous semblent inadmissibles, horribles, intolérables ? La réponse la plus fréquente consiste dans le rejet. Et c'est cette attitude qui pose le problème de l'ethnocentrisme.*

D'où une approche qui vise à dépasser l'enfermement dans une identité, dans une communauté, dans une culture fermée, par le biais d'une tolérance active capable de dépasser les particularités,

à percevoir comme telles, dans la visée d'une humanité assemblée autour d'elle-même :

*La tolérance n'est pas une position contemplative, dispensant les indulgences à ce qui fut ou à ce qui est. C'est une attitude dynamique, qui consiste à prévoir, à comprendre et à promouvoir ce qui veut être. La diversité des cultures humaines est derrière nous, autour de nous et devant nous. La seule exigence que nous puissions faire valoir à son endroit (créatrice pour chaque individu des devoirs correspondants) est qu'elle se réalise sous des formes dont chacune soit une contribution à la plus grande générosité des autres. [...] [L'humanité] ne se développe pas sous le régime d'une uniforme monotonie, mais à travers des modes extraordinairement diversifiés de sociétés et de civilisations ; cette diversité intellectuelle, esthétique, sociologique, n'est unie par aucune relation de cause à effet à celle qui existe, sur le plan biologique, entre certains aspects observables des groupements humains ; elle lui est seulement parallèle sur un autre terrain.*

**Pourquoi un « sexe faible » et un « sexe fort », et qu'en est-il de la pérennisation d'une telle dichotomie ? ”**

On le voit, l'universalisme du structuralisme l'amène à dénoncer les pratiques de subordination qui osent se prévaloir d'une scientificité fallacieuse, qui déploient un discours d'autorité ne faisant que se draper dans un universel de pacotille.

S'inscrivant dans cette perspective, Pierre Bourdieu, dans *La Domination masculine*<sup>13</sup>, se demande ce qui « fait tenir » les préjugés allant dans le sens d'une nécessaire subordination des femmes aux hommes. Pourquoi un « sexe faible » et un « sexe fort »,

13 Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

et qu'en est-il de la pérennisation d'une telle dichotomie ? Il fait alors l'hypothèse de représentations croisées entre des hommes dominants qui s'imaginent que les femmes doivent être dominées, et des femmes dominées qui s'imaginent que les hommes doivent être dominants :

*Si les femmes soumises à un travail de socialisation qui tend à les diminuer, à les nier, font l'apprentissage des vertus négatives d'abnégation, de résignation et de silence, les hommes sont aussi prisonniers, et surnoisement victimes, de la représentation dominante. [...] Le propre des dominants est d'être en mesure de faire reconnaître leur manière d'être particulière comme universelle. Les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles.*

C'est en ce sens que les représentations de femme objet et d'homme sujet, qui sont vécues comme « allant de soi », rendent l'émancipation idéologique et des unes et des autres très complexe :

*La domination masculine, qui constitue les femmes en objets symboliques, dont l'être (esse) est un être-perçu (percipi), a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objets accueillants, attrayants, disponibles. On attend d'elles qu'elles soient « féminines », c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées, soumises, discrètes, retenues voire effacées. Et la prétendue « féminité » n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées, notamment en matière d'agrandissement de l'ego.*

Dès lors, tout se passe comme si les femmes, au lieu d'avoir un corps aux usages ouverts, étaient leur corps, pieds et poings liés à lui :

*Sans cesse sous le regard des autres, elles sont condamnées à éprouver constamment l'écart entre le corps réel, auquel elles sont enchaînées, et le corps idéal dont elles travaillent sans relâche à se rapprocher. Ayant besoin du regard d'autrui pour se constituer, elles sont continûment orientées dans leur pratique par l'évaluation anticipée du prix que leur apparence corporelle, leur manière de tenir leur corps et de le présenter, pourra recevoir (de là une propension plus ou moins marquée à l'auto-dénigrement et à l'incorporation du jugement social sous forme de gêne corporelle ou de timidité).*

Les simulacres eux-mêmes sont analysés par Pierre Bourdieu comme des résultantes de représentations fermées que la violence symbolique tend à prolonger d'âge en âge :

*La jouissance masculine est, pour une part, jouissance de la jouissance féminine, du pouvoir de faire jouir : ainsi Catharine McKinnon a sans doute raison de voir dans la « simulation de l'orgasme » (faking orgasm), une attestation exemplaire du pouvoir masculin de rendre l'interaction entre les sexes conforme à la vision des hommes, qui attendent de l'orgasme féminin une preuve de leur virilité et la jouissance assurée par cette forme suprême de la soumission.*

Pour autant, l'émancipation des esprits et des corps peut-elle prendre pour vecteur un féminisme différentialiste qui reconduit la séparation biologique du genre humain en deux, rabat le culturel sur le naturel ?

Si, comme nous l'avons suggéré, les différentialismes sont rivaux, quelle avancée espérer par eux ? Il est indéniable que le différentialisme féministe peut se prévaloir d'un héritage fort, certains combats du passé ayant eu besoin de poser avec énergie le droit à la différence. A la condition de mettre en exergue la fragilité de la notion d'identité. Du fait de la tentation toujours recommencée de méconnaître le caractère toujours provisoire, particulier et incomplet d'une visée de soi.

Aujourd'hui encore, les conditions ne sont certainement pas réunies pour que ce droit à s'ouvrir à tous les possibles, qu'on soit indifféremment femme ou homme, aille de soi. La persistance, à certains endroits du monde - et même presque partout - de tutelles législatives, économiques, et même symboliques, est pesante et requiert bien des combats. Pour certaines religions – et peut-être même toutes – il n'est pas indifférent d'être humain femme ou bien humain homme pour pouvoir accéder ou non à certaines modalités délectables, joyeuses ou sérieuses, de la vie.

Certaines représentations sont tenaces, et s'insinuent encore dans nos choix alors même que les opportunités d'existence doivent être ouvertes à l'identique pour chaque être, nous devons y veiller. Il y a encore vingt ans, j'enseignais à une classe préparatoire à dominante biologique avec un seul garçon parmi toutes les filles, et dans une classe préparatoire à dominante mathématique avec une seule fille parmi tous les garçons. Femmes princesses et enchantresses de la biologie, par leur pouvoir de mettre au monde la chair de leur chair ? Hommes princes et enchanteurs de la mathématique, par la grâce de l'abstraction désincarnée ? Certes, l'obsolescence programmée en matière de reproduction des humains féminins est plus précoce que celle des humains masculins, et les humains féminins portent l'enfant à naître dans leur corps alors que les humains masculins le confient à un corps autre. Et alors ?

Alors que les différentialismes sont en concurrence les uns avec les autres, l'humanisme et l'existentialisme, attentifs à l'universel, manifestent une vigilance élargie pour ouvrir les êtres à l'autonomie, la générosité et la présence aux autres, quels que soient leur sexe, leur âge et leur couleur.